toire du mouvement ouvrier qui depuis la Commune de Paris jusqu'aux soulèvements hongrois et polonais, en passant par la Résistance française et la Révolution allemande, nous a appris que l'avant garde ouvrière a moins manqué de « capacités offensives » que d'un parti révolutionnaire.

L'opportunisme des camarades J—A—S—T se manifeste par leur référence aux Tupamaros indépendamment des conditions économiques et sociales d'un pays dominé où la lutte anti-impérialiste joue un rôle décisif, où l'importance numérique et politique des couches moyennes a un poids exceptionnel ; ils ne tiennent d'ailleurs pas compte de l'autocritique des Tupamaros eux-mêmes sur leur incapacité à transformer la situation révolutionnaire en crise révolutionnaire, en raison de leurs carences dans l'organisation des masses, en particulier de la classe ouvrière (carences nées de leur incompréhension du stalinisme alors qu'ils affrontent un des partis communistes les plus puissants d'Amérique Latine, et que la situation socio-économique de l'Uruguay y rend encore plus problématique qu'ailleurs une victoire révolutionnaire en dehors d'une stratégie continentale).

Les camarades J—T—S—A ont une vision statique de la domination stalinienne sur la classe ouvrière (ça fait 50 ans que ça dure, il n'y a pas de raison que ça change !) ; y compris pendant une situation pré-révolutionnaire et lors de la crise révolutionnaire. Cet opportunisme peut déboucher sur une tentative de contournement du mouvement ouvrier soit par une ligne « militariste », soit surtout par une pratique PSU de gauche éparpillant nos forces hors de l'entreprise.

* Valentine et Michelet soulignent la rupture de la jeunesse ouvrière qu'ils idéalisent. Cette jeunesse existerait comme si le stalinisme n'avait jamais existé ou plutôt n'était qu'une verrue sur le mouvement ouvrier. Cette nouvelle génération, disent-ils, est « vierge politiquement » et du même coup, elle n'a que faire de nos critiques du PCF, puisqu'elle l'ignore. Tous les opportunismes sont alors permis : à quoi bon un Manifeste, il ne sera pas lu par cette jeunesse qui veut savoir « comment lutter » et se fout du reste, à quoi bon présenter des candidats, les élections, ça ne les intéresse pas, déclare Ménard au CC. Ceci peut déboucher sur un ultra-gauchisme de type mao sur le thème : la jeunesse ouvrière ne se reconnait pas dans les syndicats, créons des comités de lutte de masse de la nouvelle « gauche ouvrière » (avec tout ce que cette appellation a de fallacieux, confondant niveau de conscience et combativité) : si Joël a écrit (1) « il serait maladroit et stratégiquement faux de forcer les travailleurs vers les syndicats », il nous semble que ce serait en effet maladroit, bien que stratégiquement juste.

Ou bien, la même position peut se réduire à un opportunisme syndical : la jeunesse ouvrière fait ses classes dans la CFDT, c'est là que se forgent les futures cadres organisateurs de la classe, c'est là qu'il nous faut être (la CFDT n'a-t-elle pas entrepris des écoles élémentaires de marxisme ? ... où l'on apprend que la classe ouvrière ne se définit pas par rapport à sa place dans le processus de production, mais que font partie de la classe ouvrière tous ceux qui luttent pour le socialisme...).

* Roger, malgré un assouplissement de ses prises de position antérieures, embellit la crise de l'appareil du PCF et des dirigeants CGT. C'est là qu'est le Centre, le cœur, répète-t-il, laissant entendre que nous pourrions bientôt nous allier avec les « bons » cadres organisateurs de la CGT contre les bureaucrates sclérosés. Sur cela il se trompe, sur la crise qui secoue l'appareil de la CGT (référence BI 27). Les dirigeants syndicaux les moins bornés et peut-être les plus « démocrates avancés » luttent contre la brutalité des bureaucrates intermédiaires, peu embarrassés de respecter au minimum la démocratie ouvrière et syndicale, prétextant d'un passé solide et acquis sur le tas. Ces contradictions sont éminemment favorables à notre travail, mais les premiers et les seconds marchent la main dans la main contre nous. Rien ne permet d'affirmer comme le fait Roger que le PCF ne pourra pas « recommencer Overney » en raison de ces contradictions. Ces antagonismes bureaucratiques dans la CGT sont le fait de compréhensions différentes du « comment préserver l'appareil » dans la période actuelle et non du dégagement d'une aile gauche.

Cet opportunisme de Roger vis à vis du PCF se manifeste à plusieurs reprises dans son texte ; lorsqu'il rappelle qu'« historiquement » ce sont les staliniens qui ont appris aux travailleurs de Renault—Cléon l'usage de la violence (historiquement pourquoi pas Babœuf !), laissant entendre que le thème de l'autodéfense ouvrière entre en résonance avec la mémoire de nombreux militants du PC ; lorsque parmi les leçons qu'il propose de tirer dans notre propagande au sein des bastions ouvriers sur les récentes luttes « périphériques » il en oublie une de taille : l'abandon, voire la trahison par le PCF : « Ce sur quoi il faut insister, c'est sur les revendications, les formes d'organisation du mouvement, la lutte contre les CRS, les jaunes, la CFT, les formes de solidarité locales, etc... ». Il ajoute : « Tout échec de la grève que nous mettons en lumière est immédiatement et efficacement utilisé par la CGT pour combattre ce type de lutte ». Cela est vrai, mais n'est en aucune façon une raison d'adopter une modération à la LO. Au contraire, ces grèves mettent en lumière la capitulation des staliniens qui refusent d'emblée le plus élémentaire soutien (collectes, motions, etc...), montrant ainsi concrètement comment ils subordonnent le mouvement des masses à leurs fins politiques. Cela n'est pas seulement vrai pour les grèves dites de la périphérie, mais aussi pour la grève de Neyrpic, la grève des caristes de Renault, etc... Nous avions raison de soutenir à fond toutes ces grèves, de les relater et de les analyser dans Rouge, car elles accentuent la crise du stalinisme dans les bastions ouvriers et y stimulent la combativité.

Roger remarque qu'à Girosteel, à la SCPC, à Thionville, la CFDT a parfois perdu des voix aux élections professionnelles et que des syndicats autonomes se sont implantés. Encore faut-il distinguer la première constatation de la seconde. La CFDT a perdu parfois des voix (la CGT aussi : les résultats des élections professionnelles sont différenciés à l'extrême, contradictoires, reflètant des processus inégaux de développement de la conscience de classe chez les travailleurs, on ne peut en tirer de conclusions schématiques), car elle a souvent été incapable de structurer démocratiquement le mouvement par des assemblées de grévistes, des comités de soutien, elle a eu tendance à se substituer aux grévistes, voire à laisser faire l'essentiel du travail de soutien aux militants d'extrême gauche ; en plus d'une politique souvent hésitante, voire incohérente et inefficace (cf. Thionville), elle n'hésite pas à défendre sa boutique en aggravant la division syndicale dans de nombreux cas, et par ricochet, accentue la démobilisation des travailleurs, découragés par les zizanies syndicales qu'ils jugent à juste titre préjudiciables à la victoire (à Girosteel, dant la grève, la CFDT titrait : « Non à l'impérialisme CGT »).

Mais l'implantation de la CFT n'est pas due à l'aventurisme de la CFDT, comme le dit Krasucki : à Girosteel, la CFT s'est implantée alors que la grève a été une importante victoire et à Thionville, elle s'est implantée chez les non-grévistes, bien avant la fin de la grève.

Elle s'explique par l'hétérogénéité de l'avant garde ouvrière aujourd'hui, l'extraordinaire diversité des niveaux de conscience, les ruptures entre générations. Traversée par des courants politiques qu'elle ne délimite pas avec netteté, l'avant garde ouvrière se forge dans le bouillonnement et l'effervescence d'idées qu'elle ne maîtrise pas. C'est cette avant garde qui souvent dans les luttes part à l'attaque sans se soucier de savoir si le marais et l'arrière garde suivent, quitte à se retrouver seule et minoritaire face au patron, lachée par les travailleurs les plus hésitants qu'elle n'a pu entraîner à ses côtés et qui très vite ont abandonné la partie quand ils ne se sont pas retournés — faute de perspectives — contre leurs camarades « irresponsables ». C'est alors que la propagande patronale peut être la plus efficace, le PCF lui ayant d'ailleurs souvent préparé le terrain auparavant.

C'est la faiblesse de l'avant garde ouvrière dans ces entreprises, l'existence de travailleurs peu politisés, sans traditions de lutte, qui permet la division extrême entre grévistes et non grévistes (vendeuses des Nouvelles Galeries, émigrés de Girosteel).

Ces travailleurs n'ont pu profiter de l'expérience de la CGT, dit Krasucki ; plus exactement, ils n'en ont pas profité à cause de la passivité du mouvement ouvrier organisé, muselé par le PCF. A Girosteel, en pleine grève, la direction CGT cherche à créer une section pour discuter unilatéralement avec le patron (ce qu'elle a fait également lors de la grève des FJT en créant l'ADIR). A

(1) Comme le rappellent V. et M....